



L'EXIL BLEU

FLORENCE DUCATTEAU

Florence Ducatteau

L'Exil bleu

© Florence Ducatteau, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-0396-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Et si tout avait une âme, une personnalité ?

Le soleil, la roche et même le temps ?

Le temps qui sème les possibles
dans toutes les poussières de ses sabliers.

Première partie

1

Lia allait longtemps se souvenir d'avant, du temps où sa vie était normale, telle qu'elle avait appris à la vivre depuis sa naissance. Un rapport au monde dans une continuité familière où l'enfant qu'elle était avait forcément trouvé une logique, une évidence que rien ne semblait devoir mettre en question. Une permanence dont elle n'aurait jamais cru devoir être arrachée.

Pourtant...

Jetée comme un déchet. Un rebut. Abandonnée.

Lâchée en plein cœur de l'océan sur un rocher inhospitalier, les yeux exorbités et la bouche pauvrement béante, elle ne comprend pas. Elle se vide de tous ses appuis, de toutes ses certitudes d'enfant.

Au loin, déjà, les chaloupes rejoignent le trois-mâts.

Restée sur la plage, la jeune fille halète au rythme puissant des coups de rames qui plongent dans l'eau et éloignent inexorablement les marins qui l'ont amenée là.

Et parmi eux, son père.

Incrédule, elle voit les hommes remonter à bord du navire, hisser les barques et déployer les voiles sans un regard vers l'île. Sans un regard pour elle.

Semblant ne s'occuper que de partir. De fuir.

Fuir qui ? Fuir quoi ?

Elle ?

Ou cet endroit désert ? Ce lieu que même les vents ont oublié, obligeant les marins à déployer les rames pour le quitter. Car c'est à la force de leurs bras, comme à bord des galères, qu'ils s'éloignent, jusqu'à ce qu'au loin, un large souffle vienne enfin gonfler les ailes de tissu beige et soustraire le navire à la vue de l'îlot.

Lia ne sait pas quand elle perd la vision du vaisseau.

Elle est prise dans un temps infini où son cœur s'écartèle. La douleur explose en elle, tel un oursin couleur écarlate qui jette ses dards dans ses chairs et puis meurt en dégoulinant d'amertume.

— Ils sont partis ?

Et elle plonge dans la solitude.

Brouillard opaque que nulle parole ne vient dissiper.

Aussi droite qu'un cyprès d'albâtre rose, frissonnant sous un soleil de plomb, médusée devant la mer, seul horizon désormais vide, l'adolescente reste sidérée.

— Vraiment partis ?

Sa pensée s'effrite.

L'inconcevable est là.

On l'a laissée.

On l'a perdue.

— Pourquoi ? balbutie-t-elle.

Et immédiatement, la culpabilité.

— Qu'ai-je fait ?

Insensibles à la désespérance, la mer continue à lécher la plage dans un va-et-vient monotone, le soleil plaque le moindre essai de vent sur le sable brûlant et le temps paresse, épuisé de tant de chaleur.

Lia tient encore debout, pauvre empilement d'os et de muscles désertés par la raison.

Mât dont les voiles effrangées de la pensée ne sont plus gréées.

Esprit à la dérive.

— Ils me détestent ?

Non.

Bien sûr que non.

Lia le sait, ce n'est pas ça.

Son père le lui a dit.

Mais cela y ressemble tellement.

Elle n'a pas été consultée.

Pas même prévenue.

On ne lui a laissé aucune possibilité de parole, de supplique, de révolte.

Pas plus sur le bateau que sur cette plage inconnue.

— Ils ne reviendront pas?

Non, ils ne reviendront pas.

En tout cas pas maintenant.

Pas tout de suite. Pas demain, pas plus tard. Il faudra attendre pour qu'ils reviennent. S'ils reviennent...

Lia le sait. Mais ne comprend pas. *Combien de temps faudra-t-il pour que je réalise?*

Haut dans le ciel, souverain imbu de son pouvoir, le soleil remarque cette petite âme suspendue dont le cœur bat bien plus vite que celui d'une souris. Goulûment, il plisse ses milliers d'yeux pour mieux voir cette faible chose tétanisée qui tremble en fixant la mer. *Voilà qui est intéressant*, trouve-t-il, un léger sourire figé sur sa large face jaune.

2

Ne plus penser. Surtout ne plus penser.

Agir.

S'obliger à agir.

S'arracher à la vaine attente du retour du navire, déchirer sa vision toujours en apnée sur l'horizon.

Rassembler ce qu'elle est encore et qui ne semble pour l'instant que loques de chairs meurtries, éparpillées.

Revenir à soi, à soi sans eux...

Parer.

Ils ont tout éventré, tout disloqué.

Sa vie et la leur.

Se détourner.

Éviter les éclats de conscience stridents qui aiguillonnent son âme d'autant plus fort qu'ils se font l'écho d'un premier abandon, involontaire celui-là, d'une mère disparue avant que Lia ne puisse la connaître.

Ne pas se vivre abandonnée.

Agir.

Se plonger dans l'urgence.

Pour ne plus penser.

Pour ne pas sombrer.

Chercher un abri.

L'esprit de Lia s'agite en tous sens, essaye de soustraire la jeune fille à la sidération, de la rattacher à la réalité, au concret, à l'immédiate nécessité.

S'il pouvait, il la giflerait. Comme on gifle quelqu'un d'évanoui pour le ramener à lui.

Mais Lia reste hébétée et même le soleil finit par se dire que, si rien ne se passe, à marée haute, c'est un cadavre que la mer léchera sur cette plage. Alors,

pour que son nouveau jouet ne se casse pas trop vite, le puissant disque blafard retient un instant son rayonnement implacable, inspire sa chaleur irradiante et laisse un souffle de vent courir sur l'adolescente. Lia ne bouge pas. Les pans de sa longue robe brodée de perles rouges flottent un instant, ses cheveux s'emmêlent. Enfin, un frisson la parcourt et un hoquet ramène violemment une respiration qu'elle avait oubliée.

Tremblante, elle se détourne de l'horizon bleu, pose son regard sur les rochers qui enserrent la faible plage de sable blanc, suit leurs courbes anguleuses et se laisse entraîner par leur élévation. Voici donc sa terre d'exil...

Une île.

Minuscule.

Un misérable éperon rocheux bataillant vainement contre le ciel. Une coque de noix qui surnage vaguement, perdue dans l'immensité de la mer de Nacre.

Une île qui est comme elle.

Jetée dans l'océan du monde.

Lia le réalise.

Elle est sauvée.

Plongé dans les bleus de la mer et du ciel, l'endroit est de tous les blancs et de tous les gris possibles, fades couleurs semblant délavées par une pluie qui ne tombe jamais sous ces latitudes, emmêlées de l'ocre flamboyant des lichens qui gangrènent la roche. Quelques aplats noirs font miroiter de faibles anfractuosités où l'ombre peine à soulager du soleil les rampants qui doivent les habiter. L'amas rocheux est frangé de criques blanches, rythmé d'étroits plateaux et saupoudré de verts buissons odorants. Trois arbres émergent difficilement montrant que le peu de terre est fertile, mais guère ensemencé. Une végétation pauvre et sèche sur un sol aride. Du thym, de l'origan, un peu de lavande.

— Un paradis pour chèvres, soupire la jeune fille d'une voix blessée.